

**Agrégation**

**ANGLAIS**

**F. Scott Fitzgerald**  
***Tender Is the Night***



Sous la direction de  
**Elisabeth Bouzonviller**  
et **Marie-Agnès Gay**



# De Paris à la Côte d'Azur, écrire l'Amérique depuis l'autre rive

Élisabeth Bouzonviller

*I'd like to live and die on the French Riviera.*

F. Scott Fitzgerald, Lettre à Maxwell Perkins, 20 février 1926,  
*Letters* 199

Dans « *Les Mythes fondateurs de la nation américaine*, Élise Marienstras décrit les États-Unis comme l'exemple initial du mouvement de décolonisation qui allait ensuite caractériser le XX<sup>e</sup> siècle (12). Leur fondation s'est, en effet, effectuée suite à la rupture avec le royaume de Grande Bretagne lors de la guerre d'indépendance. De façon plus individuelle, la nation s'est nourrie de vagues d'immigrants décidés à rompre avec leurs racines européennes. L'histoire moderne de l'Amérique du nord est celle d'une quête de nouveauté couplée avec les espérances les plus folles, mouvement qui a donné naissance au concept de rêve américain, rêve qui a attiré des millions d'immigrants et, plus tragiquement, entraîné le « double crime » de l'Amérique, comme le désigne Paul Auster, de « l'esclavage des Noirs et de l'extermination des Indiens » (Lidl). Russell Banks démontre habilement combien ce rêve entremêlant des objectifs contradictoires<sup>1</sup> a emprunté un « chemin torturé » (44) nécessairement annonciateur d'échec. Mais ce mouvement vers l'Ouest à la recherche d'un nouveau monde, qui aurait signifié la fin d'une relation originelle tumultueuse ou insatisfaisante, n'a finalement pas complètement effacé les liens avec l'Europe malgré la quête de cette fameuse « fontaine de Jouvence »<sup>2</sup>, objet de toutes les convoitises (Banks 7). Une fois la jeune nation établie, avec ses institutions propres mais aussi sa culture, y compris une littérature spécifique, fondant ainsi ce que Francis Otto Matthiessen a

---

1. Banks identifie un rêve religieux de perfection, un rêve de succès commercial et financier, et un désir de renouveau individuel (6-7).

2. On rencontre ce mythe dès l'Antiquité mais il prend particulièrement de l'importance avec la conquête du Nouveau Monde qui élargit les horizons et permet de croire à la découverte, sur ces terres inconnues jusqu'alors, de cette fontaine miraculeuse, source de régénération. Sa quête est souvent associée au conquistador Ponce de León, premier explorateur de la Péninsule de Floride. Il n'est pas surprenant que, plus tard, Nathaniel Hawthorne, écrivain emblématique de la Renaissance américaine, ait publié une nouvelle, « Dr. Heidegger's Experiment », inspirée de ce mythe devenu source d'illusions lors de l'arrivée des Européens sur le continent américain. Banks remarque que l'espoir de découverte de cette fameuse fontaine, qui implique renaissance et nouveauté, est sans doute l'élément le plus puissant des trois rêves entremêlés composant le rêve américain (7).

nommé « La Renaissance américaine »<sup>3</sup>, une fois le territoire exploré et colonisé d'Est en Ouest, processus officiellement achevé en 1890 selon les statistiques nationales signifiant la fin de la Frontière, les regards se sont de nouveau portés vers l'Europe, mais de façon plus sereine et plus motivée. Un mouvement inverse à celui des premiers colons a alors ramené les Américains en Europe, d'abord au XIX<sup>e</sup> siècle comme touristes, parfois comme résidents, puis en 1917 lors de l'engagement militaire de la Grande Guerre malgré une neutralité militaire initiale, et enfin, pendant les Années folles, pour diverses raisons artistiques, culturelles et économiques. Forts d'une histoire et d'une langue communes, ces pionniers à rebours, qu'ils soient précurseurs ou appartiennent aux flots de voyageurs de l'Entre-deux-guerres, rejoignaient non seulement la Grande-Bretagne des origines, mais se tournaient aussi vers la France, nouvel espace de liberté et de modernité. Se pose alors la question de cette littérature d'expatriation qui adopte un décor européen mais ne cesse de s'interroger sur l'Amérique, abandonnée mais néanmoins obsédante.

## Le Grand tour et plus si affinités

Au XIX<sup>e</sup> siècle, munis de leur *Baedeker*, les jeunes Américains des classes aisées parcourent l'Europe pour se forger une éducation, puis ils rentrent chez eux, forts de cette expérience, pour entreprendre leur vie américaine d'adultes. On les rencontre dans les trains et navires européens et certains écrivains américains s'emparent de ce motif de voyage associé à celui du *bildungsroman*. Henry James met en scène de jeunes Américains sillonnant les lieux en quête de connaissance et de rencontres formatrices, Isabelle Archer dans *The Portrait of a Lady*, Daisy Miller dans la nouvelle éponyme ou Christopher Newman dans *The American* par exemple. Tandis que le romancier prédisait que le monde se réduirait progressivement à la taille d'une orange<sup>4</sup>, Henry Adams observait un mouvement d'entropie à l'œuvre<sup>5</sup>, cette accélération des communications et ce rétrécissement de l'espace n'étant que le prélude des phénomènes finalement observés par Marc

3. Cette expression adoptée par le critique F. O. Matthiessen en 1941 consacrait le désir d'une littérature nationale, originale dans le fond et la forme, désireuse de se détacher de l'influence européenne (Ruland et Bradbury 104-138).

4. « Who shall say, at the rate things are going, what is to be “near” home in the future and what is to be far from it? [...] The globe is fast shrinking, for the imagination, to the size of an orange that can be played with; the hurry to and fro over its surface is that of ants when you turn up a stone [...] » (James 1898, 650).

5. Le Chapitre XXXIV de *The Education of Henry Adams* est intitulé « A Law of Acceleration » (489-498) et se clôt sur cette constatation : « The movement from unity into multiplicity, between 1200 and 1900, was unbroken in sequence, and rapid in acceleration » (Adams 498).

Augé au siècle suivant de la « surmodernité » (44). Né à New York en 1843, James finit lui-même par s'établir en Angleterre, demande la nationalité britannique au début de la Grande Guerre pour des raisons pratiques et politiques, et y meurt en 1916. Malgré son propre ancrage européen, ses protagonistes restent de jeunes voyageurs américains étourdis par leurs d'idéaux et aux prises avec une vieille Europe pleine de pièges auxquels ils ne parviennent pas à échapper.

À la manière de son aîné, Edith Wharton choisira aussi de s'établir en Europe et se détournera de ses conseils, peut-être intéressés, qui l'enjoignaient de se consacrer à une littérature exclusivement américaine, évitant ainsi le thème transatlantique qu'il affectionnait lui-même<sup>6</sup>. Comme lui, membre des classes aisées new-yorkaises, elle avait fréquenté l'Europe dès son enfance, et son divorce en 1913 la conduit finalement à s'installer en France, tout d'abord à Paris puis dans le Val d'Oise où elle acquiert une villa. Elle fréquente les artistes français de l'époque, Gide, Cocteau, Anna de Noailles, et se lie particulièrement avec l'écrivain et académicien Paul Bourget initialement rencontré aux États-Unis. Son implication européenne est évidente puisque sa courageuse et généreuse activité humanitaire pendant la Première Guerre mondiale lui vaut la légion d'honneur. Voyageuse invétérée, elle totalise soixante traversées de l'Atlantique au cours de sa vie et séjourne régulièrement en France, en Italie et en Angleterre. En France, elle ne se cantonne pas à la capitale, mais découvre aussi le Sud grâce à Bourget. Depuis 1896, il occupe en effet avec son épouse « le Plantier de Costebelle », aujourd'hui monument historique et jardin remarquable, et fait découvrir Hyères à Wharton, qui décide de louer la maison Sainte-Claire-le-Château qu'elle finit par acheter en 1927. Cette installation sur la Côte d'Azur après une acclimatation à la vie française par le biais de la capitale annonce un schéma qui va devenir une habitude pour les expatriés américains de la génération suivante, qu'ils appartiennent aux classes aisées ou qu'ils soient artistes en quête d'un cadre propice à leur création.

## **La « toile de fond naturelle » de la littérature moderniste (Stein 17)**

Cette nouvelle génération de visiteurs américains est celle que Gertrude Stein aurait baptisée la « Génération perdue »<sup>7</sup>. Ils avaient vingt ans au moment de

6. « Do NEW YORK », conclut James dans une de ses lettres datant du 17 août 1902 (Powers 34).

7. L'épigraphe de *The Sun Also Rises* d'Hemingway attribue l'expression à Stein lors d'une conversation. Le romancier reprend le sujet dans *A Moveable Feast* (29) mais on sait de ces mémoires de jeunesse, écrites entre 1957 et 1960, et éditées à titre posthume par sa dernière épouse, qu'elles sont sujettes à

la Première Guerre mondiale et y ont participé, comme Ernest Hemingway ou John Dos Passos, ou s'y sont du moins préparés, comme F. Scott Fitzgerald, et ils ont tous observé et éprouvé ses répercussions majeures à l'aube de leur vie d'adultes. Initialement neutres, les États-Unis entrent en guerre en avril 1917 et, au sortir du conflit, l'échiquier mondial se trouve bouleversé ; désormais les nations européennes leur empruntent l'argent de leur reconstruction tandis qu'elles se remettent difficilement de la guerre. L'Amérique connaît alors une période florissante où pour la première fois, non seulement sa puissance économique et diplomatique devient incontestable, mais son influence culturelle également : c'est « l'Âge du Jazz », dont F. Scott Fitzgerald revendiquera l'appellation (Brucoli 199, 368).

Dans *Les Garçonnes*, Christine Bard évoque une « américanomania » qui envahit la France pendant ces Années folles et inquiète les plus xénophobes (85). Selon Maurice Sachs, en 1921, les films, les cigarettes, les cocktails, les danses, les idéaux féminins et le goût du sport, voire les comportements en général, sont profondément influencés par le style de vie américain (148). Bard note que la langue elle-même semble « colonisée » (86). Désormais, on a des *flirts*, on risque d'être *out* et on danse le *charleston*, remarque Jean-José Frappa (46). Les robes courtes et les coupes de cheveux à la garçonne<sup>8</sup> font fureur, le scandale laisse place à l'engouement pour Joséphine Baker et sa Revue nègre, tandis que le Bal Nègre du 15<sup>ème</sup> arrondissement de Paris met le jazz à l'honneur et accueille sans distinctions tous les clients enthousiasmés par ce nouveau style musical, faisant fi de la sorte de la ségrégation raciale instaurée dans les états sudistes où précisément cette musique trouve ses racines.

L'essai de Gertrude Stein de 1940, *Paris France*, consacre Paris comme l'épicentre de la modernité<sup>9</sup> et l'Amérique comme le désastreux théâtre d'une évolution accélérée qui aurait vu la nation passer sans étapes de la « barbarie » à la « décadence » (11, 13). Alors qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle les artistes étrangers s'étaient installés à Montmartre, comme Picasso au Bateau-Lavoir, pendant les Années folles, c'est Montparnasse qui est le nouveau lieu artistique à la mode et

---

caution tant sur le plan de la forme que du fond. Plus autofiction que témoignage fidèle, elles laissent planer le doute sur l'origine réelle de cette expression.

8. Le 1<sup>er</sup> mai 1920, F. S. Fitzgerald publie la nouvelle « Bernice Bobs her Hair » dans le *Saturday Evening Post*, mettant ainsi en lumière de manière littéraire un phénomène d'époque. Dans *Tender Is the Night*, quand Dick Diver retrouve la jeune Nicole en Suisse au chapitre VIII du Livre II, il remarque sa nouvelle coupe de cheveux à la « Irene Castle », célébrité de l'époque qui était danseuse jazz à Broadway et à l'écran (170). Baby Warren renchérit alors : « [...] she had her hair cut off, in Zurich, because of a picture in Vanity Fair » (173).

9. « Paris was where the twentieth century was [...]. Paris was the place to be » (Stein 11, 13).

les Américains qui s'y établissent le surnomment « The Quarter ». Au 27 rue de Fleurus, Gertrude Stein, expatriée précurseur comme Wharton, tient salon et reçoit jeunes peintres et écrivains<sup>10</sup> tels Hemingway ou Fitzgerald, tandis qu'avec son frère Leo, elle se constitue une extraordinaire collection d'œuvres d'art à la pointe de la modernité avec des Gauguin, Renoir, Cézanne, Picasso et Matisse. L'épigraphe de *A Moveable Feast*, rappelle combien la vie parisienne des jeunes Américains de l'époque fut stimulante : « If you are lucky enough to have lived in Paris as a young man, then whenever you go for the rest of your life, it stays with you, for Paris is a moveable feast » (Hemingway 1964). Dans son ouvrage sur le Montparnasse de l'Entre-deux-guerres, Valérie Bougault estime que pendant les Années vingt, il y avait entre 25 000 et 50 000 Américains installés en France (76), ce qui corrobore les propos de Stein qui évoque l'« américanisation de la France » (52).

Mais en retour, les écrivains américains découvrent la France et sa littérature. Lors de ses rencontres mais aussi dans sa correspondance avec Maxwell Perkins, son éditeur new-yorkais, Fitzgerald fait preuve d'une admiration sans borne, malgré son français très limité, pour des écrivains tels qu'Anatole France, André Chamson ou Raymond Radiguet. D'autre part, c'est en France qu'il fera la connaissance d'Hemingway et le recommandera à Perkins, et il confiera à l'auteur de *The Sun Also Rises*<sup>11</sup> : « You were the first American I wanted to meet in Europe—and the last » (Brucoli 1995, 66).

Expatrié volontaire, Fitzgerald laissera la France envahir son écriture bien qu'elle ne lui fournisse qu'un décor, un point d'observation pour mieux tenter d'appréhender l'Amérique depuis l'autre rive de l'Atlantique. Dans son essai autobiographique de 1924 intitulé « How to live on Practically Nothing a Year », il relate son installation en France cette même année. À Paris, il remarque l'afflux de visiteurs américains : « Every morning a new boatload of Americans poured into the boulevards [...] » (104). Dans *Tender Is the Night*<sup>12</sup>, Dick Diver rencontre à deux occasions un compatriote décidé à faire fortune grâce à cet exode massif. L'homme brandit un dessin satirique montrant des hordes de visiteurs débarquant de paquebots transatlantiques chargés d'or, preuve que son Rêve américain inversé va nécessairement s'accomplir (105, 346).

10. « So Paris was the place that suited those of us that were to create the twentieth century art and literature, naturally enough » (Stein 12).

11. Le roman suit précisément l'errance d'expatriés américains installés ponctuellement à Paris à l'instar des deux romanciers pendant l'Entre-deux-guerres.

12. Désormais *Tender Is the Night* sera abrégé *Tender*.

Pourquoi ces Américains débarquent-ils ainsi en masse en France ? Tout d'abord, comme le suggère le titre de l'essai autobiographique de Fitzgerald, il y a un intérêt économique évident. Le dollar est très fort comparé au franc et les expatriés américains peuvent vivre dans un confort, voire un luxe, bien au-dessus de ce qu'ils connaîtraient chez eux. En 1924 un dollar vaut 19 francs, en 1926 il monte jusqu'à 36 francs ; c'est donc une destination idéale pour « économiser », l'objectif annoncé par Fitzgerald dans son essai (Fitzgerald 1924, 101)<sup>13</sup>. Cette aisance financière apparaît clairement dans *Tender* où les personnages sont majoritairement oisifs et mènent grand train. Si Dick Diver est médecin, le roman s'ouvre sur des vacances en bord de mer et se poursuit à Paris, en Normandie puis à Rome, seules les analepses et les épisodes situés en Suisse le montrant réellement en train d'exercer sa profession. Ce n'est qu'au chapitre XV que Rosemary découvre que Dick Diver est médecin, tant il semble vivre comme un rentier :

'Are you a scientist?'

'I'm a doctor of medicine.'

'Oh-h! She smiled delightedly. 'My father was doctor too. [...]' (71)

La révélation suggère un train de vie européen très confortable qui a dissimulé jusqu'alors l'activité professionnelle du personnage tandis que l'analogie exprimée dans les propos de la jeune femme participe du motif de l'inceste sur lequel l'ensemble du récit s'échafaude (Stanton). En outre, chez les Diver, l'activité professionnelle de Dick est devenue anecdotique au regard de la fortune colossale des Warren. Père incestueux avec Rosemary, Dick joue aussi les psychiatres-gigolos avec Nicole.

Outre les motivations financières à l'expatriation, le contexte de l'Entre-deux-guerres aux États-Unis demeure très particulier, puisqu'il s'agit d'une période contrastée oscillant constamment entre libertés et modes nouvelles d'une part, et réactions très conservatrices de l'autre. Dès 1919, le 18<sup>ème</sup> Amendement de la Constitution puis le Volstead Act, adoptés sous la pression des ligues de tempérance, interdisent la production, le transport et la vente de boissons dont la teneur en alcool dépasse 0,5 %. L'Europe se révèle alors être un lieu de prédilection pour ceux qui veulent échapper à cette contrainte, bien que la résistance s'organise sur place et que de vastes trafics parviennent à fournir aux

13. Gerald Kennedy remarque que les expatriés américains de l'époque avaient accès en France à un statut social sans commune mesure avec celui qu'ils connaissaient aux États-Unis (120).

consommateurs tout l'alcool souhaité malgré la loi<sup>14</sup>. Dans *Tender*, alors que Rosemary prend tardivement conscience à Paris qu'Abe North est alcoolique (69)<sup>15</sup>, Dick Diver apprend plus tard que ce dernier a été battu à mort dans un *speakeasy* new-yorkais (225-226), il s'abîme ensuite lui-même dans l'alcool, jusqu'à s'évanouir dans un décor américain incertain, comme dissout dans les vapeurs de sa dissipation (352-353).

Du point de vue vestimentaire, tandis que dans les grandes villes, les *flappers*, ou garçons, adoptent des tenues mais aussi des comportements modernes empreints d'une nouvelle liberté, certains états conservateurs du sud et du centre du pays votent ou tentent de faire voter des lois pour réguler la manière dont les femmes doivent se vêtir. Cela concerne la longueur de leurs robes et, plus encore, le port du maillot de bain, dont la coupe plus ou moins audacieuse peut amener des contrôles sur les lieux de baignade, voire des arrestations. Dans les écoles, lycées et universités de ces mêmes états conservateurs, les enseignements scientifiques doivent se conformer à ce qui est en accord avec la lecture littérale de la Bible, et la théorie de l'évolution de Darwin est proscrite, ce qui entraînera le « procès du singe » de 1925 au Tennessee impliquant le professeur John Thomas Scopes et le fameux ex-candidat fondamentaliste à la présidence, William Jennings Bryan.

Dans ce contexte paradoxal, pour les artistes et intellectuels, le retour en Europe devient une possibilité, souvent même une évidence. Dans *Living Well Is the Best Revenge*, ouvrage biographique qui évoque la vie artistique des expatriés américains à Paris et sur la Côte d'azur, Calvin Tomkins souligne le contexte étriqué et intolérant de l'époque qui suscita le départ vers l'Europe des jeunes Américains en quête de stimulations intellectuelles mais aussi d'un mode de vie sans contraintes (25-26). Dans *Only Yesterday*, l'historien Frederick Lewis Allen constate, une décennie plus tard, que les intellectuels américains des Années vingt méprisaient l'étroitesse d'esprit d'une majorité qui avait laissé s'établir Prohibition, fondamentalisme, censure et autres mesures répressives (196). Pour les artistes, l'autorité culturelle européenne prenait donc le pas sur une Amérique bien-pensante qui ne vouait son énergie qu'au culte du progrès économique et dont le Président Coolidge affirmait prosaïquement en 1925 : « After all, the chief business of the American people is business. They are profoundly concerned

14. Al Capone dira : « All I do is to supply a public demand [...] somebody had to throw some liquor on that thirst. Why not me? » (Sullivan 111). Fitzgerald situe en 1922 son troisième roman, *The Great Gatsby*, où l'alcool coule à flots, et s'inspire de la pègre et des affaires criminelles de l'époque (Churchwell).

15. Un peu plus tard, lors d'une soirée parisienne, elle l'entend décrit comme « the entirely liquid Mr North » (82).

with producing, buying, selling, investing and prospering in the world ». Dans *Tender*, producteurs et consommateurs de richesses et de biens, les Warren sont l'incarnation de ce capitalisme effréné, célébré par Coolidge :

Nicole was the product of much ingenuity and toil. For her sake trains began their run at Chicago and traversed the round belly of the continent to California; chicle factories fumed and link belts grew link by link in factories; men mixed toothpaste in vats and drew mouthwash out of copper hogsheads; girls canned tomatoes quickly in August or worked rudely at the Five-and-Tens on Christmas Eve; half-breed Indians toiled on Brazilian coffee plantations and dreamers were muscled out of patent rights in new tractors— (62-63)

Éditeur du volume *Civilization in the United States paru en 1922*, Harold Stearns condamnait de façon irrévocable ce pays où il ne voyait régner qu'hypocrisie et répression, l'Europe devenant alors la seule échappatoire (Moore 238). De même dans *Main Street* et *Babbitt*, Sinclair Lewis<sup>16</sup> peignait avec cynisme une Amérique provinciale en proie à un conformisme accablant. Subitement, l'Ancien Monde redevenait un modèle spirituel et culturel alors qu'au siècle précédent les écrivains américains n'avaient eu de cesse de se démarquer et de se forger une littérature propre, indépendante de la tutelle européenne.

Comme tant d'autres, Fitzgerald, choisit l'exil et il passe au total presque six ans à l'étranger, principalement à Paris et sur la Côte d'Azur. Ainsi, Scott et Zelda partent pour un premier voyage européen le 3 mai 1921 puis rentrent en juillet. Les impressions sont foncièrement défavorables, ainsi que l'atteste une fameuse lettre adressée de Londres à Edmund Wilson : « God damn the continent of Europe. It is merely of antiquarian interest. [...] France made me sick » (*Letters* 326). Leur deuxième traversée a lieu au début mai 1924 avec un retour en décembre 1926. Cette fois, l'avis est tout autre, ainsi, en 1927, lors d'une interview, Fitzgerald déclare :

The best of America drifts to Paris. The American in Paris is the best American. It is more fun for an intelligent person to live in an intelligent country. France has the only two things toward which we drift as we grow older—intelligence and good manners. (Salpeter 276)

16. Fitzgerald fait allusion au romancier dans *Tender* quand Dick Diver découvre un entrefilet à son sujet dans la presse italienne : « una novella di Sainclair Lewis 'Wall Street' [...] » (235). L'erreur sur le nom et le titre peut tout à la fois être perçue comme critique d'une presse étrangère mal informée et dénonciation d'une société vouée au culte de l'argent.